

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Raphaël BERRA

Le Général Della Rovere : un
grand film

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1960, tome 58, p. 234-240

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

UN GRAND FILM

LE GENERAL DELLA ROVERE

« Je me suis fais connaître
à qui ne me cherchait pas. » (Isaïe)

Dans la foule innombrable de ceux qui vont « voir » des films, il en est qui essaient encore de les « lire ». Et nous osons croire qu'ils deviennent de plus en plus nombreux, du moins parmi nos lecteurs. Aussi auront-ils plaisir à trouver ici une étude fort pertinente qui aide à mieux comprendre et à goûter une œuvre de valeur. (N.D.L.R.)

NOTES SUR L'AUTEUR ET SUR SON ŒUVRE

Roberto Rossellini naquit à Rome le 8 mai 1906. Après des études littéraires à l'Université, il vint au cinéma d'abord comme scénariste. De 1936 à 1940, il réalisa cinq documentaires (dont « Fantaisie sous-marine » et « Prélude à l'après-midi d'un Faune »), puis, en 1942, « Le navire blanc ». C'est en 1945 que « Rome ville ouverte » révéla son nom à la critique internationale. Ce document sur la Résistance, très mal accueilli par la presse italienne qui parla de « film grandguignolesque », suscita l'enthousiasme à l'étranger, notamment en France et en Amérique (où le film, acheté pour une bouchée de pain, rapporta une fortune à Burstyn, le futur producteur du « Petit Fugitif »). Puis ce fut « Paisa » (autre film sur la Résistance, pendant la progression des armées alliées) dont l'accueil à Cannes et à Venise fut désastreux puisqu'on y parla même, à ce propos, du « cerveau en pourriture du metteur en scène ». Sans se laisser abattre par cette incompréhension, Rossellini demanda au gouvernement français l'autorisation d'aller tourner, à Berlin même, un film sur l'Allemagne après l'armistice, troisième volet du trip-tique sur la guerre. De nouveau « Allemagne année zéro »

fut très mal accueilli, de même que « Europe 51 » ; ces deux films déroutèrent la critique et ne connurent qu'une audience limitée, peut-être parce que le souvenir des horreurs de la guerre était encore trop proche.

On voit alors Rossellini partir en quête de nouvelles inspirations : impasse des amours exclusivement terrestres (« La voix humaine », 1947) ; le problème du bien et du mal (« La machine à tuer les méchants », 1949) ; un volcan en éruption (« Stromboli », 1950) ; Saint François d'Assise (« Onze Fioretti », 1950) ; la crise d'un couple (« Voyage en Italie », 1954). Après avoir tourné encore « La peur », tiré d'une nouvelle de Stefan Zweig (film de nouveau mal accueilli en Italie où la presse parle d'« un metteur en scène qui se trompe grossièrement »), Rossellini entreprend « Le général Della Rovere », très beau film après lequel la critique a dû réviser un jugement beaucoup trop sévère à l'égard de ce réalisateur ; par bonheur, un revirement favorable de l'opinion publique se confirme aujourd'hui très nettement, surtout parmi les jeunes. (A noter que le tout dernier film de Rossellini « Il faisait nuit à Rome » a remporté cette année un grand succès à Cannes, malheureusement hors concours.)

« Le général Della Rovere », film d'origine italo-française, parut en 1959, année où il remporta le *Lion d'Or* et le *Prix de l'Office catholique international du cinéma (O.C.I.C.)*, au festival de Venise.

ORIGINE DU SCENARIO

Ce scénario est tiré d'un reportage de Indro Montanelli relatant un fait absolument authentique : un partisan a réellement accepté de mourir sous le nom d'emprunt d'un général.

SCENARIO

Nous sommes à Gênes en 1944. Atmosphère sombre de l'occupation. Un homme, en regagnant son domicile, renseigne un officier allemand immobilisé par une crevaision ; il s'agit du colonel Mueller, chef de la police militaire

allemande. Lui se présente : ingénieur Grimaldi (de son vrai nom Bertone, ... mais ça, il ne le dit pas !).

Escroc élégant, ne se rendant même pas compte de sa vilénie, Bertone (incarné avec une vérité et un naturel saisissants par Vittorio de Sica) extorque de l'argent aux familles des résistants italiens arrêtés par les Allemands, contre la promesse de les faire libérer. Dénoncé par une jeune femme, il tombe entre les griffes du chef de la Gestapo qui le démasque : Bertone, ancien officier de cavalerie, exclu de l'armée, condamné pour escroquerie, détournement de mineure, bigamie, etc. Frappé par son aisance et par son bagout, Mueller a une inspiration diabolique et lui propose un marché : la vie sauve s'il accepte de tenir, à la prison San-Vittore où sont enfermés les prisonniers politiques, le rôle du général Della Rovere qu'une patrouille



Cliché obligeamment prêté par la *Feuille d'Avis de Lausanne*.

Le (faux) général Della Rovere arrive à la prison.

De gauche à droite : le colonel Mueller, Bertone-Della Rovere, le gardien-chef.

allemande vient de tuer par erreur lors d'un débarquement clandestin. Par cette manœuvre, le colonel Mueller pense obtenir des renseignements précieux et amener Fabrizio, chef des résistants italiens, à se trahir. Il suffira à Bertone de le désigner pour obtenir, en échange, un million de lires et sa libération immédiate. Bertone accepte. Excellent comédien, il se met aisément dans la peau du général. L'arrivée à la prison est significative à cet égard : le gardien-chef empoignant son prisonnier par le bras, celui-ci, d'un regard hautain, lui fait lâcher prise puis, s'adressant au colonel : « *Présentez mes salutations au maréchal Kesselring, si l'occasion se présente. Dites-lui que le fait de militer actuellement dans le camp adverse n'a pas diminué mon estime ni ma haute considération pour lui.* »

Banchelli, un condamné à mort, sert d'agent de liaison entre les résistants de la prison et lui remet un billet de la part de Fabrizio. Lâchement Bertone le dénonce, commet une maladresse et se trouve ainsi responsable de la mise à la torture et du suicide de Banchelli. Il est lui-même torturé afin que les prisonniers ne se méfient pas de lui. De fait tous le regardent comme un héros.

Pourtant, la lecture des inscriptions faites sur les murs de sa cellule l'a profondément troublé et, peu à peu, l'escroc découvre la grandeur d'une vie donnée à une noble cause. Une lettre de la Comtesse Della Rovere, accompagnée d'une photographie de ses deux fils, parachève sa conversion : « *...Nous nous sommes répété tes paroles : Quand tu ne sais pas quel est le chemin du devoir, choisis le plus difficile... Les enfants vont bien. Mon amour, à chaque moment et quoi qu'il arrive, nous serons dignes de toi.* » Bertone pleure et reçoit ce message comme un mot d'ordre.

A ce moment précis, les dirigeants fascistes demandaient aux Allemands des représailles pour la mort d'un des leurs, tombé sous les balles des partisans. Le colonel Mueller choisit dix prisonniers auxquels il ajoute les partisans récemment arrêtés : il espère ainsi faire naître des confidences au cours de cette ultime veillée. Au petit jour, les condamnés à mort sont conduits au supplice. « *Alors ? Fabrizio a-t-il parlé ?* demande le colonel Mueller. *S'est-il fait connaître ?* » Mais Bertone refuse de trahir. Brusquement il remet un message à Mueller : « *Veillez faire parvenir ces quelques*

lignes à ma femme. » Puis, d'un pas ferme, il rejoint volontairement ses camarades attachés déjà aux poteaux d'exécution et tombe lui aussi sous les balles.

Mueller ne comprend pas. Il regarde la photographie de la Comtesse et de ses deux fils. Au dos, une écriture tremblée, mais lisible : « *Ma dernière pensée est pour vous. Vive l'Italie !* »

APPRECIATIONS TECHNIQUES

Tout le climat du film est d'une densité remarquable. L'atmosphère lugubre de la ville de Gênes en 1944 est évoquée en images grises et désolées, dans un style extraordinairement dépouillé. Rossellini en effet, comme Orson Welles, a remis en question depuis longtemps les sacro-saintes règles de la syntaxe cinématographique. Il a détruit les faux prestiges du montage traditionnel en prouvant qu'à l'intérieur d'un même plan on peut dire beaucoup de choses. Mais laissons-lui la parole : « ... *L'important, ce sont les idées, non les images ; il suffit d'avoir des idées très claires et l'on trouve l'image la plus directe pour exprimer une idée ... Je possède, présente à l'esprit, la « continuité » de mes films ; de plus j'ai des notes plein mes poches. Mais j'avoue que je n'ai jamais bien compris la nécessité d'avoir un découpage si ce n'est pour rassurer les producteurs. Quoi de plus absurde que la colonne de gauche : plan américain — travelling latéral — la caméra panoramique et cadre... C'est un peu comme si un romancier faisait un découpage de son livre : à la page 212, un imparfait du subjonctif, puis un complément d'objet indirect... etc. ! ...Ce qui compte, ce n'est pas l'enchaînement, c'est la description qui a pour but de dire les choses comme elles sont, de rendre compte du réel de façon concrète... A la base du néo-réalisme, il y a d'abord une attitude morale d'humilité chrétienne... Suivre avec amour un être dans toutes ses découvertes, toutes ses impressions... Ce qui m'intéresse dans le monde, c'est l'homme et cette aventure, unique pour chacun, de la vie... »*

Henri Agel précise : « Il serait plus exact de dire : Ne pas quitter un être d'une seconde, l'épier avec une sorte de tendresse impitoyable dans sa marche hésitante à travers le monde, et capter tous ses sursauts, toutes les convulsions qui l'agitent sous l'étreinte d'une Force invisible.» Tel est

en effet le spectacle terrible et grandiose que nous livrent « Stromboli », « Europe 51 », « La peur », « Le général Della Rovere ».

Le film se divise en deux grandes parties : Bertone en liberté, Bertone en prison. Toute la construction est en effet basée sur ce personnage qui évolue presque constamment dans le champ de la caméra. Peut-être la première partie, où sont présentés les personnages, est-elle trop longue, trop encombrée de détails non indispensables à l'exposition du drame qui se joue.

Au point de vue du langage cinématographique, il faut signaler quelques plongées et contre-plongées très significatives : 1) plongée sur Bertone après son arrestation, lorsqu'il se sent écrasé par la déposition de sa maîtresse ; 2) plongée sur la Comtesse, pour exprimer sa déception et sa tristesse après son entrevue avec Mueller ; vaincue par l'argumentation de celui-ci, elle se rend, tandis que le colonel est pris, à ce moment-là, en légère contre-plongée ; 3) dans la scène finale, contre-plongée sur Bertone (qui va se faire fusiller) pour montrer sa victoire sur lui-même et sa résurrection spirituelle ; plongée, au contraire, sur le colonel Mueller pour traduire sa défaite et l'échec de ses machinations.

L'interprétation est en tous points remarquable. Mentionnons les deux rôles principaux : Bertone, campé à la perfection par De Sica, et le colonel Mueller, incarné par Hannes Messemer qui a obtenu à Venise, en 1959, le Prix de la meilleure interprétation masculine. Ceux qui ont vu « Babette s'en va-t-en guerre » auront plaisir à le retrouver, dans un registre beaucoup plus sérieux. Signalons aussi la brève mais poignante apparition d'Anne Vernon dans le rôle de Madame Fassio, femme d'un prisonnier.

SIGNIFICATION DU FILM

Il est inutile de s'y arrêter longuement. « Le général Della Rovere » raconte l'extraordinaire remontée d'un être depuis l'égoïsme le plus minable jusqu'au don total de soi, la prise de conscience des « autres » et de leur sacrifice, l'admirable progression spirituelle d'un homme à partir du moment où il franchit le seuil de la prison. (Comment ne pas penser ici à Michel, le « Pickpocket » de Robert Bresson, disant à

la fin du film : « *Pour aller jusqu'à toi, quel drôle de chemin il m'a fallu prendre !* ») Sans doute Bertone avait-il, dès le début, un côté sympathique et en quelque sorte généreux puisqu'il déclarait lui-même à ses victimes — après son arrestation, bien sûr — en une argumentation qui ne manquait pas d'une certaine logique : « *Quel mal vous ai-je fait ? Je vous disais que vos fils, vos pères, vos frères, vos maris seraient libérés sous peu. Et ce n'était pas vrai. Auriez-vous préféré savoir qu'ils étaient battus jusqu'au sang, torturés, partis en wagons plombés pour Mathausen ? Grâce à moi vous dormiez la nuit... Vous m'avez donné de l'argent, et je vous ai donné de l'espoir en échange. Je vous l'ai fait payer cher ? Qui peut donner un prix à l'espérance ? Et qui peut donner un prix à ma honte, à mon humiliation ? Je souffrais pour vous ; vous viviez tranquilles grâce à mes mensonges.* » Mais son amour de l'argent et du jeu y trouvait aussi de substantielles compensations. Par contre, dès qu'il eut franchi les grilles de la prison, il se prit tellement au jeu qu'il s'éleva peu à peu à la hauteur du vrai général Della Rovere, s'intéressant aux familles des prisonniers fusillés, calmant ses camarades affolés par un bombardement (« *Du calme ! De la tenue ! Montrez à ces canailles que vous n'avez pas peur de la mort. Ce sont eux qui doivent trembler. Avec chaque bombe qui tombe approchent leur fin et notre délivrance. Vive l'Italie !* »), cédant son lit à Banchelli torturé par sa faute, supportant lui aussi la torture, pour accepter finalement de mourir afin de ne pas trahir le chef de la Résistance qui s'était fait connaître à lui lors de la dernière veillée. Cette admirable résurrection spirituelle inscrit le film dans un contexte chrétien qui a valu à son réalisateur le Prix de l'Office catholique international du cinéma.

« Le général Della Rovere » : un grand film, poignant, tragique ; un message d'espérance, de confiance dans la grâce de Dieu que ne lasse aucune de nos lâchetés, aucun de nos refus.

« *Lorsque Dieu joue de la flûte, disait Paul Claudel, il n'y a point de bercail qui soit capable de retenir le troupeau...*

Lorsque Dieu joue de la flûte, il n'y a point de barrière qui soit capable de retenir ce cœur de chair !... »

Raphaël BERRA